

Fuir le regard de l'Autre ou apprendre à habiter l'espace d'immigration.

La quête du Soi dans *Ce pays qui est le mien* de Didier Leclair

Pour l'écrivain issu de l'immigration—qu'on l'associe à une littérature dite immigrante, migrante ou, comme le propose Nathalie Prud'Homme, « (im)migrante¹ »—, prendre la parole signifie souvent se mettre dans une position inconfortable d'entre-deux identitaire, puisque cette parole sera nécessairement prise à la fois dans un rapport d'appartenance, et d'altérité avec l'espace où elle est prononcée. Une appartenance d'abord institutionnelle en tant que la parole de l'écrivain immigrant participe à la réflexion sociale, culturelle, et littéraire de la communauté d'accueil, ensuite ethnique en tant que reflet d'une parole immigrante en terre étrangère. Paradoxalement, cette double appartenance signifie également le risque d'une double exclusion; entre ces deux appartenances qui s'offrent à lui, l'écrivain immigrant hésite puisqu'il sait que son discours, quel qu'il soit, aura pour effet de lui attribuer une étiquette dont il ne pourra se défaire que difficilement. Ainsi, notent Clément Moisan et Renate Hildebrand,

l'écrivain immigrant se tient constamment sur la corde raide, selon les positions qu'il adopte en face de la société et du milieu où il agit. Ou bien, il se fait le porte-parole de sa communauté d'origine, position inconfortable en ce sens qu'elle fait de lui l'écrivain ethnique de service, ou encore le représentant d'une ethnicité institutionnalisée. Ou bien, il s'assimile à l'imaginaire de l'autre, de manière à gommer les différences et il risque de passer inaperçu. Ou bien, . . . il assume sa différence, mettant en relief les cultures auxquelles il appartient, celle de son origine et celle des pays de son aire culturelle, l'Europe, dont il est un témoin. Ou bien, il se présente comme un mélange de cultures, un métis, le produit d'une somme intégrée de formes et d'imaginaires différents, et alors, il apparaît comme indifférencié (154-155).

Dans tous les cas, c'est souvent la réception de l'œuvre qui rend problématique la parole de l'écrivain immigrant. D'une part, si le texte qu'il présente ne correspond pas aux revendications de la communauté culturelle à laquelle il est lié par son origine, l'écrivain immigrant devra se défendre de refuser son attachement à cette dernière. D'autre part, la communauté d'accueil percevra en lui la parole d'un Autre, c'est-à-dire qu'il sera d'emblée marqué du poids de l'altérité, ce qui le mettra en marge d'un centre de références qui serait la littérature de l'ici, donc la littérature locale, nationale, dite de souche. Il est d'ailleurs significatif qu'on utilise le terme de *littérature immigrante* ou *migrante* pour désigner les œuvres d'auteurs provenant d'un ailleurs, comme si cette « littérature », offrant généralement un regard éclairé sur la société à laquelle elle participe, ne pouvait s'intégrer, note Clément Moisan qui préfère parler d'*écriture* que de *littérature*, à la littérature locale : « Cette clarification des termes me paraît importante d'autant plus que l'ambiguïté de *littérature migrante* ou *immigrante* laisse planer l'idée d'une dissociation entre les écrivains et les œuvres d'un corpus littéraire, celui de la littérature que j'appelle toujours "nationale" . . . » (52). L'écrivain immigrant, par sa naissance, par son origine ethnique autre, se trouve donc d'emblée minorisé, marginalisé, voire stigmatisé, sous l'étiquette de l'« immigrant » ou du « migrant », celui, finalement, qui ne sera jamais véritablement considéré, constate Robert Dickson, comme étant d'ici : « . . . je trouve un petit peu problématique qu'on soit obligés, qu'on se sente obligés, dans quelque milieu que ce soit, de préciser si c'est pas tout à fait québécois, c'est de ceci ou de cela. Dire : "Écrivains migrants" semble sous-entendre l'espoir qu'ils vont partir ailleurs éventuellement. » (cité dans Hotte et Melançon 372)

Pour Didier Leclair, cette marginalisation de l'immigrant ne se limite pas qu'à la seule figure de l'écrivain, mais représente l'expérience de tous les immigrants qui se trouvent, en arrivant dans le pays d'accueil, confrontés aux regards d'une majorité qui ne perçoit souvent en eux que l'expression d'une différence. L'immigrant, comme tout groupe minoritaire, note Leclair, s'inscrit dans l'espace d'un Même majoritaire sous le signe de l'altérité, d'une note discordante, qui ne pourra jamais être intégré à l'identité du Même puisque marqué par sa différence (ethnique, linguistique, religieuse, etc.) :

Sa différence par rapport à la majorité qui l'entoure est impossible à dissimuler, à diminuer ou même à travestir, ne serait-ce qu'un jour, une heure ou une seconde. C'est un être qui a le dos au mur. Il peut s'agir de sa race, de sa religion, de sa langue ou d'autres éléments qui font de cette personne un être dans l'impossibilité de se déclarer de la majorité (« Être minoritaire » 352).

Avant même de prendre la parole, d'agir dans l'espace qu'il habite désormais, l'immigrant doit subir le regard du Même majoritaire comme étant une première étape à son identification dans l'espace qui représente désormais son lieu d'habitation. Un regard d'autant plus persistant dans le contexte d'écriture de Didier Leclair que ce Même majoritaire qui reçoit ses romans, soit le cadre critique franco-ontarien, est lui-même en position de minoritaire en quête d'affirmation et de reconnaissance, ce qui, constate Robert Yergeau, tant à centraliser la réception des œuvres autour d'une perspective identitaire : « . . . les corps prescriptifs institutionnels tirent à eux les postures scripturaires, les inféodent à un surtexte culturel et social. » (10) Un constat que fait également François Paré : « Les petites institutions littéraires, surtout dans la première fascination de leur "naissance", se méfient justement du risque et de l'erreur et sont donc peut-être plus facilement portées par l'orthodoxie. Une fois la parole prise, elle se laisse naturellement structurer par une fausse notion de la permanence. » (105) C'est à ce regard « autre », marqué par l'urgence de l'affirmation de son identité et de sa permanence, que Leclair se réfère lorsqu'on lui demande de positionner son œuvre par rapport à la production littéraire franco-ontarienne : « Je pense que la question devrait avoir une réponse non seulement de la part de l'écrivain, mais de la part de celui qui lit. Si celui qui lit se sent à l'aise, se sent confortable, se sent vraiment à l'aise avec le livre, eh bien, il a un écrivain de chez lui. » (cité dans Hotte et Melançon 371) Encore une fois, l'immigrant ne participe pleinement à l'espace qu'il habite que dans la mesure où le regard porté sur lui arrive à voiler, du moins momentanément, ce qui le stigmatise. L'écrivain immigrant semble ainsi prisonnier de ce flottement du soi entre appartenance et exclusion.

S'il est vrai que le regard du majoritaire peut avoir une incidence sur la représentation de l'immigrant dans l'espace d'habitation, rappelons que ce dernier doit également subir le regard de ses « compatriotes », de ceux qui partagent une même expérience d'immigration et d'exclusion, et qui, pour cette raison, entretiennent des attentes précises quant au comportement qu'il doit adopter en société. Les attentes du lecteur immigrant s'expliquent par un esprit de solidarité entre individus minoritaires qui, pour rompre avec l'isolement de l'ici, se regroupent afin de s'inventer un lieu d'appartenance, un espace où le soi peut se reconnaître dans le confort d'un Même identitaire. Leclair signale cependant que ce regroupement entre individus partageant les mêmes différences sociales, par rapport à la majorité, aura pour effet d'accentuer ces différences et, par le fait même, de les isoler davantage en tant que groupe en les condamnant à une vie de ghetto. On retrouve

alors l'inconfortable position que Moisan et Hildebrant associent à la prise de parole de l'écrivain immigrant, c'est-à-dire l'obligation de se positionner nettement dans l'espace identitaire auquel il participe. Entre la communauté d'accueil et celle dans laquelle l'immigrant se reconnaît par ses différences, Leclair se demande cependant s'il faut réellement faire un choix ou si, plutôt, il ne serait pas mieux de refuser de s'enfermer dans un de ces cadres identitaires fixes pour se choisir soi-même : « Face aux préjugés et aux bâtons dans les roues, il y a le progrès individuel. . . . Il faudra que le minoritaire se rééduque, se réinvente comme le castor, symbole canadien, c'est-à-dire, créer des barrages et des cours d'eau sans attendre de l'aide, lutter ainsi pour des siècles contre les fléaux du monde et modifier le territoire à son avantage. » (« Être minoritaire » 355) L'immigrant, selon Leclair, doit ainsi refuser de se laisser enfermer dans un ghetto, soit par le regard de la société d'accueil, soit par la reconnaissance de la communauté issue d'une même expérience de migration, pour s'affirmer lui-même dans l'ici. Il doit tenter de mettre fin à sa migration afin de finalement habiter l'espace de sa nouvelle existence, sans pour autant oublier l'expérience individuelle, personnelle, intime, de l'origine. Il doit, en quelque sorte, prendre la mesure de son humanité et se réinventer non plus à partir des *a priori* identitaires, mais plutôt dans la somme des expériences individuelles vécues à la fois dans l'ailleurs et dans l'ici. La présence du soi-migrant au monde devient alors, comme le constate Jacqueline Beaugé-Rosier dans le contexte franco-ontarien, une expérience du quotidien qui l'inscrit, par le dialogue qu'il établie avec autrui, dans la polyphonie (par la présence des voix de la communauté d'origine et de la double communauté d'accueil, francophone et anglophone) du lieu habité :

C'est sur les assises de cette parole glanée au fil du rasoir temporel que s'édifie la géographie d'un futur humain et littéraire mieux adapté à la plurivocité des langages du monde et aux transformations de ses réalités quotidiennes. Ce sont toutes les germinations polyphoniques du verbe inventeur qui contribuent, de toute évidence, à faire avancer l'heureuse rencontre des grammairiens de la dissemblance et autres partenaires des lieux-dits de la littérature. (41)

Pour se rendre l'espace habitable, il suffirait alors à l'immigrant d'établir avec le monde qui l'entoure un dialogue mettant non plus en contact des identités culturellement déterminées, mais plutôt des individus définis par leur humanité.

Cette quête d'habitabilité de l'espace, cette recherche du soi entre le lieu de l'origine et le pays d'accueil, Didier Leclair la met en scène dans *Ce pays qui est le mien* à travers les errances, dans la ville de Toronto, d'Apollinaire

Mavoungou, un médecin dont le statut d'immigrant semble lui interdire toute reconnaissance—professionnelle et individuelle. Ce refus que ressent Apollinaire entraînera chez lui un rejet de l'ici qui se traduit par l'inscription du soi dans un espace parallèle, fantasmé, en marge de la société torontoise, un lieu qui reproduit dans l'ici l'espace de l'origine. Mais entre l'espace de la société d'accueil, qui le réduit, le jour, à sa seule identité d'immigrant, et l'espace d'une Afrique fantasmée dans l'ici torontois, qui, la nuit, lui permet de retrouver son identité de médecin, Apollinaire arrive de moins en moins à se reconnaître et comprend que cette dichotomie qui semble régir sa vie n'est peut-être qu'un leurre, qu'une représentation du monde faussée par son propre regard d'immigrant qui refuse d'abandonner sa vie d'autrefois. Ici l'immigrant, pour apprendre à habiter l'espace où il a fait le choix de vivre avec sa famille, doit d'abord surmonter la déception du lieu, le regard du Blanc qui le fait Autre, mais également la mémoire de ce qu'il était dans le pays natal. Pour qu'il y ait passage entre ce qu'il était en Afrique et ce qu'il espère devenir en Amérique, Apollinaire doit faire le deuil de son passé, rompre avec une certaine image fantasmée du soi, et accepter le risque de renaître, d'accepter de voir le jour, dans le pays qui est désormais le sien.

**Déception et exclusion :
la non-reconnaissance du soi dans le pays d'accueil**

Le fantasme du soi, de l'origine, s'inscrit dans le roman par le refus d'Apollinaire de s'assumer dans l'espace réel, de rompre avec son passé africain et de se repositionner dans l'ici et le maintenant. Un refus qui trouve sa source d'abord dans la déception du personnage qui a le sentiment de ne pas être reconnu, par la société d'accueil, dans son *être*, c'est-à-dire dans ce qui donne un sens à sa vie, soit son statut de médecin. Non seulement Apollinaire, après cinq années passées au Canada, n'est toujours pas parvenu à faire reconnaître son statut de médecin, mais il est condamné à une relative pauvreté alors qu'il ne peut occuper que de petits emplois sporadiques, sans envergure, qui semblent le maintenir au bas de l'échelle sociale : « [Il] travaillait pour une compagnie de téléphone, au service à la clientèle. Mais il changeait fréquemment d'emploi. Quand ce n'était pas une agence de voyage, c'était une pizzeria ou encore une compagnie de livraison. En Afrique, il avait pratiqué la médecine. Au Canada, il n'avait pas le droit d'exercer son métier. » (Leclair, *Ce pays* 11) Or, constate Myriam Hachimi Alaoui suite à son enquête sur l'intégration professionnelle des nouveaux arrivants algériens à Montréal, la reconnaissance des compétences professionnelles des immigrants joue

souvent un rôle primordial dans leur intégration à la communauté d'accueil puisqu'elle leur assure le maintien d'un certain statut social au sein de cette même communauté. C'est par la reconnaissance de ce statut qu'ils parviendront à surmonter les épreuves qu'entraîne inévitablement le long processus d'adaptation auquel ils seront quotidiennement confrontés. Ne pas reconnaître ce statut équivaut à briser tout élan d'intégration de certains d'entre eux qui, désillusionnés quant à leur avenir au sein du pays d'accueil, vivent leur migration comme un échec existentiel : « [Les immigrants] se sentent dépossédés du choix de leur destinée, ce qui rend difficile le renversement du sens de l'épreuve. Ils ont le sentiment d'avoir perdu le statut d'auteur de leur propre histoire. » (Hachimi Alaoui 118) C'est alors toute l'expérience de l'immigration que ces immigrants associent au sentiment de perte qu'entraîne la non-reconnaissance de leur statut professionnel : « . . . certains d'entre eux expérimentent le sentiment de leur finitude et font le deuil d'une carrière professionnelle. » (116) Évidemment, souligne Hachimi Alaoui, l'expérience n'est pas toujours vécue sous le signe de la dépossession, alors que d'autres immigrants parleront davantage de leur « carrière d'immigrant » que de leur « carrière brisée ». Dans ce cas, les épreuves, aussi longues et difficiles qu'elles peuvent paraître, sont vécues comme « autant d'étapes inhérentes à une carrière d'immigrant » (118) qui, à la fin, leur permettra de se réappropriier leur statut professionnel ou, à tout le moins, d'améliorer leur statut social.

Dans *Ce pays qui est le mien*, il ne fait aucun doute que l'expérience de l'immigration, de la perte de son statut de médecin, est d'abord vécue par Apollinaire sous le signe d'une dépossession qui remet en question à la fois sa place dans l'espace social et le sens même de sa propre existence. Il associe d'ailleurs la non-reconnaissance de son statut à une mise à mort symbolique proférée par le pays d'accueil et dont il a lui-même, inconsciemment, signé l'arrêt : « je ne suis plus docteur. Quand j'ai signé mon formulaire d'immigration, j'ai signé mon arrêt de mort. » (Leclair, *Ce pays* 86) Une condamnation d'autant plus cruelle qu'elle est associée à une trahison² pire que l'emprisonnement et la torture qu'il aurait subis s'il était resté dans son pays :

Le médecin préférerait la douleur physique à ce refus systématique d'un bourreau invisible de lui rendre son destin d'homme de science, d'être humain doué d'un savoir qui peut sauver des vies. L'étouffement mental qu'il subissait était d'autant plus violent qu'il ignorait quand cela finirait. Il ne s'agissait pas d'arrêter quand le prisonnier s'évanouissait. Il n'y avait pas de fin à la douleur d'Apollinaire. (115)

L'immigration devient alors pour Apollinaire le lieu de ce que Albert Memmi associe à une nouvelle défaite qui vient s'ajouter à celle « qui l'a fait quitter

son pays natal; on veut lui faire payer d'un prix plus pénible encore, son billet d'entrée : changer d'âme ou jouer la comédie » (Memmi 113). Face à cette mort du soi, Apollinaire ne peut qu'affirmer son regret d'être tombé dans le piège de l'immigration : « Je ne le savais pas! Sinon, je n'aurais jamais quitté mon pays. » (Leclair, *Ce pays* 86) Si Apollinaire refuse de changer d'âme, il ne se résigne à jouer le jeu de l'immigrant, du moins le jour, que parce qu'il sent bien qu'il ne peut fuir le regard de l'Autre majoritaire, ce regard « aveugle » qui se pose constamment sur lui sans nécessairement le voir, ou, plutôt, en ne voyant en lui que l'image stéréotypée de l'immigrant comme citoyen de deuxième ordre.

Ce regard, Apollinaire le perçoit particulièrement dans son lieu de travail où les superviseurs, qu'il décrit comme des « requins », surveillent constamment les employés : « Officiellement, il s'agissait de vérifier si l'employé faisait bien son travail. En réalité, plus sournoisement, on voulait rendre les employés conscients d'une surveillance permanente. » (46) Une surveillance qui semble d'autant plus dérangeante pour Apollinaire qu'elle est associée à une douleur puisée dans la mémoire coloniale, dans le traumatisme qu'a entraîné le rapport de pouvoir entre le maître et l'esclave, reproduit ici dans le rapport de l'immigrant africain et de son supérieur. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que le chapitre où Apollinaire se présente au travail est intitulé « Les serviteurs venus d'ailleurs », comme si, dans cet enfer du travail, Apollinaire et ses compatriotes n'avaient pu s'affranchir d'un ancien pouvoir colonial, qu'ils n'étaient toujours que les « damnés » d'une terre inhospitalière, les victimes d'un regard qui ne cesse d'attendre les occasions d'affirmer son pouvoir sur eux :

Ces surveillants étaient d'une race à part. On aurait cru des rejetons illégitimes du diable en personne. Ils avaient le pouvoir de vous faciliter la tâche comme de vous enfouir sous un labeur digne des galères. Leurs critiques venimeuses, véritables fouets de contremaître, vous lacéraient le moral. Même leurs regards avaient parfois cette cruauté qui évoquait des négriers dans un champ de cannes à sucre. (48)

Un pouvoir qu'Apollinaire juge illégitime puisqu'il se fonde sur un système quasi dictatorial où les dirigeants sont, pour la plupart, des individus choisis par le pouvoir pour leur goût du pouvoir : « La plupart d'entre eux auraient vendu leur mère pour réussir dans la vie. On les recrutait jeunes, histoire de faire d'eux de vrais dévoués à la cause du patronat. » (48) Aussi, pour ajouter au sentiment de trahison d'Apollinaire, ce système patronal semble exclure d'emblée les expériences et les compétences des immigrants au profit de la naïveté de jeunes Blancs qui, par leur appartenance à la majorité, passeront

au rang de « supérieurs ». Il en va ainsi de Lynn qui, dans le regard d'Apollinaire, s'inscrit sous le signe du stéréotype de la jeune blonde dont la beauté semble suffire à justifier son incompétence :

Il se souvint qu'on lui avait demandé de former une nouvelle employée. Il s'agissait de Lynn, la ravissante blonde qui était devenue son superviseur. Il s'était acquitté de cette tâche avec la plus grande patience. Mais il sut, dès qu'elle lui fut présentée, qu'elle allait le dépasser en grade très rapidement. . . . Lynn, cette jeune femme à peine sortie de l'adolescence, avait été plaisante tout au long de sa formation. Or, tout ce manège faillit le tuer, même s'il ne le montra jamais. Il avait formé d'autres personnes avant elle; Lynn, c'était la goutte qui faisait déborder le vase. C'était la personne de trop. Il fut rongé de l'intérieur et sa colère se transforma en haine. . . Sa blondeur, ses lèvres rouges, sa fausse moue eurent presque raison de sa santé mentale. . . Ses erreurs étaient des oublis, sa paresse, de simples contretemps, et son français famélique un superbe effort pour un début. Le médecin passa trois semaines à expliquer les services qu'offrait la compagnie. (184)

Malgré cette incompétence qu'Apollinaire perçoit en Lynn, la jeune femme surpasse le médecin dans l'organigramme de la compagnie et c'est lui qui, notamment en raison des préjugés que véhiculent les clients³, sera constamment amené à justifier ses actes auprès de ses supérieurs.

Pour Apollinaire, comme pour d'autres immigrants qu'il rencontre⁴, l'immigration est donc vécue comme une humiliation à subir, ce qui entraîne inévitablement un ressentiment à l'égard de la société d'accueil : l'immigrant, ici, se définit en victime du regard de l'Autre, du majoritaire, qui ne reconnaît pas en lui l'être humain, l'individu, issu d'une expérience sociale et culturelle différente de celle de l'ici, mais le stéréotype de l'immigrant, souvent pauvre et criminel. Ce qui amène le capitaine Koumba, un ancien tortionnaire en son pays, à affirmer : « Aux yeux des Blancs, à trois heures du matin, nous sommes tous identiques. Notre passé n'a plus aucune importance. Notre avenir non plus d'ailleurs. » (122) Un discours qu'endosse Apollinaire et qui reproduit, dans une certaine mesure, les reproches formulés, notamment par Frantz Fanon, à l'endroit des pays colonisateurs qui ont exploité sans retenue l'espace des colonisés; la critique, donc, d'un système où la figure du colonisé—ici, l'immigrant africain—est perçue comme étant dénuée de valeurs sociales. Un être qui serait, par sa seule appartenance à l'ailleurs, un être suspect :

[...] le colon fait du colonisé une sorte de quintessence du mal. La société colonisée n'est pas seulement décrite comme une société sans valeurs. Il ne suffit pas au colon d'affirmer que les valeurs ont déserté, ou mieux n'ont jamais habité, le monde colonisé. L'indigène est déclaré imperméable à l'éthique, absence de valeurs, mais aussi négation des valeurs. Il est, osons l'avouer, l'ennemi des valeurs. (Fanon 44)

Le rapport du Blanc avec le Noir, du colonisateur avec le colonisé, qu'énonce le capitaine, Apollinaire en fait l'expérience lorsque sa colère éclate et qu'il se dispute avec Adèle, son épouse, au sujet d'un montant d'argent qu'Apollinaire décide de verser à son cousin Norbert, en Afrique, plutôt qu'au loyer. Deux policiers se rendent alors à leur domicile et l'un d'entre eux, une femme francophone, traite Apollinaire de « Maudit chien sale » (Leclair, *Ce pays* 91) et lui dit : « On devrait les renvoyer d'où ils viennent, des gars comme toi! » (98) Si le deuxième policier semble moins agressif envers Apollinaire, il n'associe pas moins la violence du médecin à son origine autre : « Ici, on ne tape pas les femmes. C'est interdit par la loi. » (91) Comme si, note Kathleen Kellett-Betsos, « la violence contre les femmes était un phénomène d'immigrants plutôt qu'une réalité canadienne plus généralisée » (113).

Bien qu'il soit conscient du geste qu'il a failli poser avant l'arrivée des policiers, Apollinaire refuse de se sentir entièrement responsable de son comportement à l'égard de sa femme, il attribue plutôt la faute au regard du majoritaire alors que l'absence de reconnaissance de son statut de médecin par la société d'accueil fait de lui davantage une victime qu'un agresseur. Ce renversement de l'image qu'Apollinaire se fait de lui-même s'explique par le regard qu'il subit quotidiennement : c'est ainsi qu'il justifie la violence dont il fait preuve par la haine qu'éveille en lui le sentiment de ne plus être lui-même, d'avoir perdu, en même temps que son statut de médecin, l'essence même du soi. Adèle, qui lui reproche son manque d'implication dans la vie familiale et dans l'intégration de cette dernière au sein du pays d'accueil, n'avait finalement servi que de catalyseur à son ressentiment pour tout ce qui pourrait représenter le processus d'infériorisation qu'il subit quotidiennement au travail : « Il admettait vouloir infliger à ses supérieurs hiérarchiques les sévices qu'il connaissait. Cette violence contenue, à l'intention de Lynn, Sébastien, Jacques Dorion et les autres, s'était manifestée contre Adèle. » (Leclair, *Ce pays* 184-185) Au moment de l'agression, la seule solution qui s'offre à Apollinaire se trouve dans la fuite vers un ailleurs imaginaire, dans le déni de sa réalité, dans un lieu où il pourrait retrouver l'image du soi qu'il était en Afrique.

Ne plus être l'Autre : le fantasme du ghetto

Albert Memmi remarque que l'immigrant, confronté à la déception que représente ce qui devait pourtant être la Terre promise, tente de compenser les pertes amenées par l'immigration en reproduisant, dans le ghetto, « un duplicata en réduction de la patrie abandonnée » (102), c'est-à-dire un prolongement du pays natal au sein même du pays d'accueil. Cet espace sert à

l'immigrant de lieu de repli où il retrouve, ou a l'impression de retrouver, la reconnaissance dont il jouissait au pays, un endroit où surtout, remarque Memmi, « préservé du regard des étrangers, il n'a pas l'impression d'être de trop; entouré de visages familiers, même inconnus, il se sent presque au pays, au milieu d'une majorité factice » (103). Or, c'est précisément ce qui se produit dans *Ce pays qui est le mien*, alors qu'Apollinaire, refusant de vivre en immigrant, d'accepter de se définir par le regard de l'Autre, fuit chaque nuit sa réalité en intégrant un univers parallèle où, par le rapport avec d'autres Africains, il a l'impression de redevenir celui qu'il était dans son pays.

Cet univers de remplacement que se crée Apollinaire est cependant de l'ordre de la fabulation, du rêve, et le prolongement de son passé africain n'est toujours possible que la nuit et, encore, sous un nom appartenant à sa vie d'avant l'immigration. L'identité que revêt Apollinaire dans la nuit, celle du docteur Schweitzer, apparaît dès l'ouverture du roman alors que le personnage est dans un état de sommeil profond, marqué par l'immobilité du corps et « le besoin intense, presque maladif, de prolonger la nuit au-delà de la ligne arbitraire du jour » (Leclair, *Ce pays* 9). En fait, ce qui étonne dans ces premières pages du roman, c'est la facilité avec laquelle Apollinaire passe de ce sommeil profond à l'état de veille alors que le téléphone sonne et que son interlocuteur réclame l'aide du docteur Schweitzer : « Apollinaire, que ses compatriotes appelaient Schweitzer, comprit que Nicéphore avait besoin d'un médecin. » (10) Plutôt que de référer son patient à un médecin qui pourrait légalement le soigner, Apollinaire endosse le rôle de Schweitzer et accourt au secours de Nicéphore qui, pourtant, se posera plus tard comme une figure antagoniste. Seule la même appartenance à la communauté africaine, à une même origine, semble justifier le déplacement d'Apollinaire dans la nuit; ce que confirme d'ailleurs son rapport avec Marcella, l'épouse battue de Nicéphore, qu'il tente d'aider à travers les soins qu'il donne au mari :

Elle venait du même village que lui. Cette appartenance à la même terre voulait tout dire dans la tête d'une femme comme Marcella [...] Marcella voyait Apollinaire comme un témoin de sa vie. Quelqu'un qui pouvait confirmer d'où elle venait, qui savait que sa vie avant celle du pays froid n'était pas un mirage. (17)

Ce lien qui s'installe entre les personnages, qui servent chacun pour l'autre de témoin d'une existence antérieure à l'immigration, s'applique également aux rapports qu'entretient Apollinaire avec l'ensemble des patients qu'il soigne clandestinement dans la nuit : en acceptant de prendre le nom de Schweitzer, Apollinaire reproduit dans l'espace torontois l'illusion de reprendre son identité d'autrefois.

Ce n'est donc pas le sommeil qu'Apollinaire désire prolonger dans la nuit, mais plutôt l'impression que la nuit lui apporte de retrouver son identité d'autrefois. La nuit, en fait, comme espace d'un ailleurs imaginaire que le regard de la communauté africaine reproduit au cœur de Toronto. Aussi, le taxi, emprunté à un ami, lui permettra de reproduire l'illusion de son statut social passé alors qu'il se rend dans les quartiers riches de Toronto pour déposer les clients qu'il accepte de reconduire. C'est dans ces endroits aux maisons luxueuses qu'Apollinaire parvient à oublier quelque peu sa misère et à retrouver, au son d'une musique africaine, une certaine quiétude qui disparaîtra dès le lever du jour. Mais c'est surtout vers le quartier louche de Regent Park qu'Apollinaire se rend chaque nuit :

C'est là qu'on l'appelle "Apo le doc", là qu'il exerce illégalement sa profession de médecin en distribuant des préservatifs aux prostituées et des seringues aux drogués et surtout en apportant des médicaments à un jeune sidéen africain, fils adoptif d'un Blanc canadien dont la famille n'a pas voulu accueillir un nouveau membre africain (Kellet-Betsos 115).

C'est également dans ce quartier que se trouve le Zanzibar, un bar où se rencontrent les immigrants africains et où est reproduite l'image d'une Afrique à la fois rêvée et crainte. Ici, les membres de la communauté africaine se sentent de retour chez eux, aux pays qu'ils ont quittés, du moins, celui dont ils gardent le souvenir. La migration vers le Canada n'a cependant rien changé aux peurs anciennes qu'ils ont transportées avec eux à travers les continents, et le regard qu'ils portent sur leurs compatriotes en est toujours un qui soupçonne la délation, les rapports trop étroits avec le pouvoir, un regard marqué par la peur de tomber dans les mains des tortionnaires pourtant restés au pays. On n'a qu'à penser à la perception que les clients du Zanzibar ont de la propriétaire, Colette, une ancienne « radio-trottoir »—qui « gagnait sa vie en louant une carte d'appel à toute personne qui voulait téléphoner d'une cabine publique » (109)—dont la réputation de délatrice impose le respect :

Ils [les radio-trottoirs] étaient les yeux et les oreilles des plus puissants. Le moindre coup de fil critiquant le régime finissait trop souvent dans l'oreille d'un haut cadre politique zélé. Comment faisaient-ils pour tout savoir? Les radio-trottoirs leur fournissaient les informations les plus cruciales; de la préparation d'un putsch, au retour en catimini d'un ancien martyr en passant par la prochaine révolte étudiante. (110)

Malgré la migration vers le Canada, Colette reste attachée à son titre de « radio-trottoir », alors que les clients craignent « qu'elle se souvienne de quelques méfaits du passé » (110), ce qui pourrait ternir leur réputation au

sein de la communauté africaine : « Une fois qu'on la perdait, on errait hors de sa communauté comme un mouton égaré. » (110) La peur, donc, d'un pouvoir qu'ils ont eux-mêmes reproduit dans l'ici et qui pourrait les exclure du ghetto, les forcer à un second exil qui serait plus difficile à vivre que le premier, puisqu'il aurait pour effet de les isoler davantage.

En se rendant au Zanzibar, c'est donc ce « regard africain », celui qui reproduit l'univers de l'origine, qui entretient les réputations d'autrefois, que cherche Apollinaire. Et cela, malgré les contradictions apparentes auquel renvoie l'univers improbable de cette Afrique fantasmée au cœur de Toronto. Il est d'ailleurs à noter que c'est par sa relation au capitaine Koumba, avec qui il joue au Scrabble, qu'Apollinaire retrouve son identité d'autrefois. On reconnaît bien, ici, l'aspect contradictoire d'Apollinaire qui, pour avoir l'impression de retrouver son identité perdue, se lie à un homme reconnu pour avoir été, sous l'ancien régime de son pays, un des tortionnaires les plus redoutables :

Personne ne l'avait vu à l'œuvre. Du moins, personne de vivant. On le décrivait entouré de sbires belliqueux dans un bureau humide et éclairé d'une ampoule pendue à un fil. Une lampe qui ne cessait de se balancer. Il avait la réputation d'être un bourreau peu bavard, n'élevant jamais le ton. Ses silences étaient des mots d'ordre pour frapper, brûler ou électrocuter. (111-12)

Le lien qui unit le capitaine et Apollinaire est connu de tous les clients du Zanzibar : le médecin soignait, dans leur pays, les victimes du tortionnaire. Un lien qui vaut à Apollinaire d'être à la fois respecté, en tant que médecin, et craint, en tant qu'ami du pouvoir. Un rapport ambigu entre les figures du médecin et du collaborateur qu'il porte en lui par le surnom qu'on lui attribue :

– Les prisonniers m'appelaient docteur Schweitzer. Pas parce que j'avais écrit des tracts . . . Il paraît que ce vieux docteur blanc du temps des colonies opérait les Africains à vif, sans anesthésie. Trop chère pour le bois d'ébène . . . Le surnom est resté et il m'a suivi jusqu'ici. (180)

L'image est effectivement intéressante puisqu'elle renvoie à un personnage historique, Albert Schweitzer, qui est principalement connu pour son travail en tant que médecin au Gabon et pour sa prise de position en tant que philosophe pour la reconnaissance des droits humains—qu'il a formulée, dans *La civilisation et l'éthique* (1976), par son « étiq ue du *Respect de la vie* ». Or, la représentation que s'en font les compatriotes d'Apollinaire, qui fuient les rapports sociaux avec les Blancs en s'enfermant dans le ghetto, en est une qui renvoie à l'imaginaire de la colonisation : Albert Schweitzer devient, dans le regard des Africains qui entourent Apollinaire, la figure du bourreau qui, sous prétexte de soigner les Noirs, participe à leur déshumanisation, ce qui

fait écho au discours de Fanon et, dans le roman, à celui de Koumba. Si on reconnaît, dans le traitement de la figure d'Albert Schweitzer, l'ambiguïté qui marque la présence d'Apollinaire au monde, on constate que cette ambiguïté s'efface au contact du capitaine qui, en altérant la réalité africaine, tente de convaincre Apollinaire que son rôle est de faire le bien en soignant ses compatriotes, dans son pays, peu importe son implication dans le maintien du rapport de force existant entre le pouvoir et les citoyens. Ainsi, le capitaine devient, pour Apollinaire, une sorte de passeur entre le monde réel et le monde imaginaire, entre la vie d'ici-maintenant et celle, idéalisée, de son passé africain; il est celui, finalement, qui lui permet, notamment par les médicaments qu'il lui donne illégalement, de rompre avec sa situation d'immigrant et de retrouver un certain confort identitaire perdu en cours de migration. On comprend alors l'implication du Zanzibar dans le processus d'identification d'Apollinaire : s'il refuse, le jour, de se laisser définir comme figure de l'immigrant par le regard du Blanc, son identité nocturne lui permet de se réinventer dans un espace imaginaire lui rappelant l'ailleurs de l'origine, ce qui n'est toujours possible que dans le regard de l'Autre, mais africain cette-fois.

Cette image du passeur n'est pas tout à fait innocente, car le capitaine Koumba, conscient du malaise que provoque le regard de la société d'accueil chez Apollinaire, et profitant de la satisfaction que ce dernier semble trouver dans le surnom de Schweitzer que ses compatriotes lui attribuent, propose au médecin de retourner au pays, où il pourrait pratiquer son métier à nouveau. Cette proposition du capitaine trouble Apollinaire qui, en même temps qu'il se sent dégoûté des commentaires de Koumba—qui affirme qu'ici Apollinaire ne sera jamais qu'un serviteur des Blancs⁵—, hésite avant de refuser l'offre et, même après être sorti du Zanzibar, soupèse

les possibilités de retourner au Zanzibar et de dire à Koumba qu'il acceptait. Partir. Fuir cette terre qui brillait si bien de loin et s'éteignait de près. S'échapper de ce pays aux mille miroirs déformants. Tout semblait prendre des contours monstrueux quand on vivait dans ces lieux. L'hiver sapait l'espoir à la racine, année après année. Le froid était plus froid, la neige plus épaisse, les visages plus impassibles que jamais. Pris dans un labyrinthe de glaces, le soleil, même offert par Satan, avait des rayons salvateurs. L'enfer chaud contre l'enfer froid. (Leclair, *Ce pays* 128)

Bien qu'il la refuse, cette offre du capitaine provoque chez Apollinaire une réflexion qui modifie lentement la perception qu'il a du monde. Dans le silence inhabituel du taxi, Apollinaire quitte le Zanzibar pour retourner vers sa maison et, en route, il comprend ce qui le poussait constamment à se rattacher à son ancien pays : Apollinaire prend conscience qu'il avait besoin « de se sentir membre à part entière d'un groupe, si loin soit-il » (129) pour

compenser la déception vécue dans l'immigration. Pour cela, il devait s'accrocher au rêve de l'ailleurs, du pays de l'origine où il serait possible de retourner pour reprendre sa vie là où il l'avait laissée. Mais voilà que, confronté à cette possibilité bien réelle d'un retour au pays natal, Apollinaire comprend que ce pays rêvé est peut-être un enfer pire que le cauchemar vécu dans l'ici.

Sortir de la nuit ou apprendre à habiter l'espace

Apollinaire se rend donc compte que l'espace rêvé dans lequel il vit la nuit n'est qu'une illusion servant à faire oublier non seulement la réalité de l'ici, mais également celle de l'ailleurs, du pays de l'origine. Pourquoi refuser l'offre du capitaine, sinon parce qu'il sait que rien n'a changé là-bas, et que, même si les dictateurs se succèdent, la population souffre toujours de la même corruption. La preuve en est que le capitaine Koumba lui-même est appelé à rentrer au pays pour servir un politicien qu'il avait pourtant torturé : « Je crois avoir une ou deux propositions que Joseph N'Gouma aura du mal à refuser. » (236) Quoiqu'il en soit, la décision de refuser ou non l'offre de Koumba amène Apollinaire à séparer deux univers diamétralement opposés et à se repositionner entre ces deux mondes. Mais pour y arriver, il doit d'abord briser l'image qu'il s'en fait, comprendre que ces deux univers représentent, justement, des images qu'il s'est créées à partir de la perte d'un statut qu'il croyait être l'essence même de sa vie. Il doit également comprendre que la ghettoïsation du soi qu'il justifie par le regard de l'Autre majoritaire participe, comme le note Albert Memmi, d'un cercle vicieux et que son regard sur le pays d'accueil représente aussi une cause de son exclusion : « Comme souvent, la vérité est circulaire : le ghetto est, à la fois, un refus et une réaction au refus, réel ou imaginé, par les autres. » (103)

Cette modification dans la perception qu'a Apollinaire de l'espace africain et du pays d'accueil passe essentiellement par l'univers familial, premier lieu d'appartenance. Le médecin est effectivement déchiré entre le désir de sa femme, qui lui demande de quitter sa vie nocturne et d'accepter sa nouvelle vie torontoise, et l'attachement qu'il garde, à travers son cousin Norbert, pour son pays. C'est d'ailleurs lorsque ce dernier téléphone à Apollinaire pour lui demander l'argent nécessaire pour soigner sa fille malade que la crise ou, plutôt, que le choc entre les deux univers se produit. Comment refuser d'aider celui qu'il considère comme son frère? D'un autre côté, faut-il sacrifier l'argent du loyer, la survie de sa propre famille, pour aider Norbert? Voici le dilemme auquel il fait face. Mais son besoin de se sentir lié à l'ailleurs l'emporte, et Apollinaire accepte de donner l'argent à Norbert. Or, pour Adèle,

en qui Apollinaire perçoit « une certaine résignation » (Leclair, *Ce pays* 11), le choix qui devait s'imposer est celui de sa famille au Canada. C'est au moment où elle affirme son refus d'aider Norbert qu'Apollinaire perd son calme et qu'il sent monter en lui toute la haine et la violence que le pays d'accueil lui inspire. C'est également à ce moment qu'il prend conscience de la précarité de sa double vie et du fait que, tôt ou tard, il devra faire face à la réalité :

Qu'allait-il faire, lui, de ses pas? Il esquissa un sourire triste. Il avait l'impression d'être perdu, de ramer dans le sens contraire du courant. La nuit réussissait à cacher ses activités. Plus pour longtemps. On allait le prendre en flagrant délit ou sa femme le quitterait, dépitée par son manque de courage pour affronter le jour, le puits de lumière où elle l'attendait. Une part de lui devait mourir s'il voulait sauver le père et le mari qu'il était. (99)

Si l'ultimatum d'Adèle le fait d'abord fuir, on constate que c'est cette menace de perdre sa place au sein de la famille qui l'aidera à modifier son regard sur le monde alors que les liens qui le rattachent à son passé s'effondrent lentement sous la lumière de plus en plus persistante du jour.

Apollinaire se rend compte du décalage qui existe entre la perception qu'il a des liens à l'Afrique et leur véritable solidité au moment d'envoyer l'argent à Norbert, un geste qui n'a d'autre but que de « se convaincre qu'il avait encore un lien ombilical avec son continent » (157) : « C'était de l'argent donné dans le but de se soulager. Il voulait se sentir en paix avec cette ramification africaine dont il avait si peu de nouvelles. » (157) Et lorsqu'il apprend que l'histoire de Norbert n'était que mensonge, que son cousin ne lui avait demandé de l'argent que pour entretenir sa maîtresse, Apollinaire, déçu, ne peut que s'en prendre à lui-même : « Il avait eu le choix de ne rien envoyer. Il avait décidé de le faire même quand il avait compris, au bureau de virement, que cela ne servait à rien; qu'il n'aidait pas Norbert mais ses propres chimères. » (189) Il est intéressant de constater que ces « chimères », intimement liées au passé et aux traditions de son pays—pensons à son rapport avec Marcella –, seront mises au jour par le ridicule qu'il trouve lui-même dans les croyances traditionnelles de son pays que représente la femme de Norbert qui, pour récupérer son mari, fait appel à un féticheur : « Sa déception, plutôt grande, d'apprendre que Norbert avait gaspillé son argent, semblait atténuée par cette histoire de féticheur et d'envoûtement. Il avait retrouvé les scénarios fréquents des couples de son pays de naissance. Il n'y avait presque jamais de drame triangulaire : le mari, la femme, et l'amante. Il fallait ajouter le féticheur. » (189) Il avait d'ailleurs dénoncé le maintien de ces traditions archaïques lorsqu'il avait appris que son ami Philibert devait

épouser, par un mariage arrangé, une jeune Africaine. Pourtant, ce mariage représentera l'adaptation de la tradition à l'espace nord-américain alors que l'épouse, devant la pauvreté de Philibert, accepte la vie d'ici et affirme vouloir travailler plutôt que de retourner chez ses parents où elle serait condamnée à vivre la vie d'un autre temps.

Ce désir qu'affirme la jeune épouse de Philibert représente en quelque sorte la nécessité, pour Apollinaire, de rompre avec son passé d'Africain, d'accepter d'intégrer le présent et de faire face à sa nouvelle vie. Pour cela, il doit d'abord accepter de mourir une première fois, de se défaire de l'image du docteur Schweitzer, afin de renaître en tant que soi dans l'espace torontois. Une mort qui s'impose au docteur à travers la figure d'OMS, un jeune Africain atteint du sida, qui refuse de le voir avant de mourir :

Pour chasser tes démons, il faut cesser de venir me voir. Personne ne peut t'aider sauf toi. La réalité est cruelle, surtout quand on lui tourne le dos. Puisque je fais face à mon sort, tu peux faire face au tien. Tu n'es plus médecin et bientôt, je ne serai plus en vie. J'attends les ténèbres et tu n'attends que le lever du jour. Ta compassion n'a besoin d'aucun diplôme, Schweitzer. Tu vauds bien plus que leur bout de papier de médecin. Le bonheur n'est pas dans un parchemin. (206)

C'est donc par OMS qu'Apollinaire apprend « qu'un mort n'est jamais mort » (206-207) et que la renaissance est possible si le corps accepte d'intégrer sa nouvelle réalité. C'est également grâce aux paroles du jeune sidéen qu'Apollinaire trouve le courage de téléphoner au capitaine Koumba pour refuser définitivement son offre d'un retour au pays natal. Comme si, en même temps, il acceptait de rompre avec l'ailleurs imaginaire :

Il ne voulait plus être à l'extérieur de la vie mais en son sein. Sa décision était irrévocable. Il en avait terminé avec les préservatifs distribués aux prostituées et les querelles de plus en plus violentes avec sa femme.

La clarté du jour l'attendait quelque part, avec son soleil éclaboussant la neige. Il devait réapprendre à écouter sa voix intérieure. Celle qui lui disait qu'il avait de la chance d'avoir une femme qui l'aime et une fille qui s'endort dans ses bras. (212)

Apollinaire préfère, à la fin, les liens solides de la famille à ceux fondés sur les chimères d'un passé révolu et d'une marge qui ne vit plus.

Une fois la décision prise, reste encore à se réconcilier avec Adèle. Une réconciliation qui se fera sous le signe d'une première ouverture au monde alors qu'Apollinaire découvre une réalité qui ne correspond pas à celle qu'il s'était imaginée. Sa femme lui apprend que, contrairement à lui, elle est parvenue à se trouver une place dont elle peut se dire satisfaite dans le pays d'accueil. Certes, elle a dû faire le deuil de sa carrière d'infirmière, mais sa vie n'est pas terminée pour autant : « On m'a proposé un poste supérieur à l'hôtel. Je crois

que je peux monter en grade dans cette boîte. Ma patronne aime beaucoup mon travail. » (224) Dès lors, Apollinaire comprend l'importance d'arrêter de fuir et d'intégrer l'espace, non pas en jouant le rôle que l'Autre (Blanc ou Africain) attend de lui, mais en restant lui-même dans son humanité. C'est ainsi que le roman se clôt sur une expérience qui n'a plus rien à voir avec une quelconque appartenance à une communauté prédéfinie, mais qui participe davantage de cette humanité qu'il doit désormais définir : alors qu'il se rend au travail, après sa réconciliation avec Adèle, une femme s'éffondre dans l'autobus. Si la première réaction d'Apollinaire est de fuir, il revient, sous l'insistance du propriétaire de la maison qu'il habite, qui se trouve là par hasard, pour aider la femme. Sous le regard du chauffeur d'autobus, alors qu'il fait jour, Apollinaire sauve la vie de la femme, ce qui lui vaudra la reconnaissance des témoins. Ce geste est lourd de sens pour Apollinaire puisqu'il vient confirmer, en quelque sorte, sa participation au monde : en acceptant de sauver cette femme, Apollinaire accepte désormais d'établir un rapport avec la société d'accueil qui ne soit plus un rapport d'infériorisation du soi, mais plutôt d'interaction entre individus égaux. Un rapport qui, finalement, lui donnera la reconnaissance qu'il a tant cherchée dans la nuit, alors que le responsable de la compagnie d'autobus lui annonce son intention de proposer sa candidature pour la remise d'une décoration pour son acte héroïque.

Le cheminement que suit Apollinaire tout au long du roman l'amène donc à se défaire d'un regard Autre qui, on le conçoit à la fin, n'existe réellement que dans l'imaginaire du soi. Le personnage prend effectivement conscience qu'il est le seul artisan de sa présence ou de son absence au monde, de sorte que, lorsqu'il décide de briser les frontières qu'il avait lui-même établies par son regard à la fois sur l'Autre majoritaire et sur la communauté de l'origine, Apollinaire parvient à effacer le stigmate qui le marginalisait, à intégrer le monde d'ici et à mettre fin à sa migration. À la fin, il comprend que ce n'était pas le regard de l'Autre qu'il fuyait, mais la peur de se faire lui-même Autre en se réinventant dans le pays d'accueil. En acceptant de re-voir le jour, Apollinaire accepte de naître une seconde fois dans l'espace d'habitation, dans ce pays qui est désormais le sien.

NOTES

- 1 Pour Nathalie Prud'Homme, l'appellation « écriture (im)migrante » reflète « une écriture qui met en scène l'expérience de l'émigration/immigration, une écriture qui veut présenter l'origine et l'adaptation à la société d'accueil. Un imaginaire qui n'est pas à la périphérie d'une pratique esthétique, mais la conçoit en fonction de l'exil, comme expérience sociale » (27).

- 2 « Les vendeurs de rêves qui travaillent pour le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration du Canada l'avaient volontairement induit en erreur. Il n'y avait nulle part de pays de rêve. » (Leclair, *Ce pays* 115).
- 3 On n'a qu'à penser à cette cliente qui se demande si elle est toujours au Canada lorsqu'Apollinaire se nomme. Dès lors, il y a mise à distance entre les interlocuteurs puisque la cliente n'associera Apollinaire qu'à une certaine idée qu'elle se fait de l'immigrant, refusant même d'entendre ce qu'il dit, feignant de ne pas comprendre : « Passez-moi votre superviseur tout de suite! Comment se fait-il qu'on embauche des illettrés dans cette compagnie? Je ne sais pas quelle langue vous parlez mais ce n'est pas ma langue! » (Leclair, *Ce pays* 51)
- 4 Pensons, par exemple, à ses collègues de travail, Abdoulaye Diallo et Chrisosthome, qui doivent subir le même regard oppressant de leurs superviseurs.
- 5 « Ces Blancs vous ont tous pour un morceau de pain. Ils vous accueillent à bras ouverts, vous donnent même leur passeport mais quand il s'agit de vous mettre dans leurs cabinets de consultation, c'est une autre histoire. N'oubliez jamais, docteur Mavoungou. Vous êtes ici pour leur rendre service, et non l'inverse. » (Leclair, *Ce pays* 127)

OUVRAGES CITÉS

- Beaugé-Rosier, Jacqueline. « Une grammaire de la différence ». Dir. Ali Reguigui et Hédi Bouraoui. *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*. Coll. « Agora ». Sudbury: Prise de parole, 2007. 39-68.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Coll. « La Découverte poche ». Paris: La Découverte, 2002.
- Hachimi Alaoui, Myriam. « “Carrière brisée”, “carrière de l'immigrant” : le cas des Algériens installés à Montréal ». *Les Cahiers du Gres* 6.1 (2006) : 111-22.
- Hotte, Lucie et Johanne Melançon, dir. « Discussion ». *Thèmes et variations : Regards sur la littérature franco-ontarienne*. Coll. « Agora ». Sudbury: Prise de parole, 2005. 365-79.
- Kellet-Betsos, Kathleen. « L'espace torontois chez Hédi Bouraoui et Didier Leclair ». Dir. Lucie Hotte et Johanne Melançon. *Thèmes et variations : Regards sur la littérature franco-ontarienne*. Coll. « Agora ». Sudbury: Prise de parole, 2005. 99-118.
- Leclair, Didier. *Ce pays qui est le mien*. Ottawa: Vermillon, 2003.
- Leclair, Didier, « Être minoritaire, écrire avec les autres ». Dir. Lucie Hotte et Johanne Melançon. *Thèmes et variations : Regards sur la littérature franco-ontarienne*. Coll. « Agora ». Sudbury: Prise de parole, 2005. 351-55.
- Memmi, Albert. *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*. Coll. « nrf ». Paris: Gallimard, 2004.
- Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*. Coll. « Études ». Québec: Nota bene, 2008.
- Moisan, Clément et Renate Hildebrand. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. Coll. « Études ». Québec: Nota bene, 2001.
- Paré, François. « La normalisation du corpus littéraire franco-ontarien ». Dir. Ali Reguigui et Hédi Bouraoui. *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*. Coll. « Agora ». Sudbury: Prise de parole, 2007. 91-105.
- Prud'Homme, Nathalie. *La problématique identité collective et les littératures (im) migrantes au Québec (Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone)*. Coll. « Études ». Québec: Nota bene, 2002.
- Schweitzer, Albert. *La civilisation et l'éthique*. Paris: Alsatia Colmar, 1976.
- Yergeau, Robert. « Postures scripturaires, impostures identitaires ». *Tangence* 56 (1997): 9-25.